

Petite chronique grégorienne

Gilles Marcotte

Volume 39, Number 6 (234), December 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1997). Petite chronique grégorienne. *Liberté*, 39(6), 120–124.

L'amateur de musique

GILLES MARCOTTE

PETITE CHRONIQUE GRÉGORIENNE

Le chant grégorien n'était pas très bon, dimanche dernier, à la messe de onze heures. L'articulation était molle, jamais la mélodie n'arrivait à prendre son envol, et l'orgue jouait trop fort. C'était préférable, à tout prendre, aux *tounes* que l'on entend trop souvent dans nos églises, depuis certaine réforme liturgique. Je souffrais un peu, quand même.

Quand je veux être sûr d'entendre du grégorien de qualité, je vais à Saint-Benoît-du-Lac. Je n'y vais pas seulement pour le grégorien; j'y vais également pour la nouvelle abbatiale, un des plus beaux, des plus honnêtes édifices religieux qui aient été construits au cours du dernier demi-siècle au Québec – j'ai peine à croire qu'il ait été conçu par l'architecte de la nouvelle École des hautes études commerciales –, et dans lequel, miracle des miracles, les voix s'envolent avec une pureté extraordinaire. Je suis heureux, là, pendant l'heure que dure la messe, comme je ne le suis peut-être nulle part ailleurs, du moins *de cette façon*. Je ne me suis pas décidé, toutefois, à acquérir le disque de chant grégorien que les moines de Saint-Benoît-du-Lac ont enregistré il y a quelque temps. Je n'ai pas acheté non plus l'un de ces disques qui, venus d'abbayes espagnoles ou lotharingiennes, obtiennent ces temps-ci des succès étonnants auprès des amateurs de rock. Je n'ai pas besoin du grégorien pour colorer mon existence de quelque forme

de religiosité douceâtre; plus précisément, je n'en veux pas, je résiste. On m'a fait cadeau il y a quelques années d'une modeste cassette des moines de Solesmes; je l'écoute parfois, surtout dans ma voiture, pour chasser pendant quelques minutes les mauvais bruits du monde, et cela me suffit. Je sais, d'ailleurs, qu'ainsi je n'écoute pas vraiment du grégorien, parce que les mots m'échappent, parce que seules me restent des volutes sonores apaisantes, certes, mais sans rapport avec ce pourquoi le grégorien est fait, c'est-à-dire la prière, la collective bien sûr, celle qui s'élève au sein d'une église.

Oui, certes, le chant grégorien est beau, le chant grégorien est vrai à Saint-Benoît-du-Lac, mais cette beauté, cette vérité sont en quelque sorte attendues, et ne peuvent se comparer à l'expérience bouleversante que j'en eus, il y a vingt-cinq ans, aux obsèques du père Gagnon. Vous ne connaissez probablement pas le père Ernest Gagnon, et cela se comprend puisqu'il n'a publié qu'un seul livre, *L'Homme d'ici*, qui d'ailleurs ne lui rend pas justice. Le père Gagnon était l'homme de l'oral, non de l'écrit; il fallait l'entendre à la radio, dans les commentaires improvisés qu'il donnait de la messe dominicale, dans ses propos sur l'art et la littérature, mais surtout peut-être dans les cours qu'il donnait à l'Université de Montréal sur Char, Éluard, Emmanuel, Saint-John Perse, Bossuet, Racine, la *Légende dorée*. Il n'était pas ce qu'on appelle un érudit mais il avait une culture immense, extrêmement variée, et surtout un art de lire qui tenait, osons le dire, du génie. J'ai suivi plusieurs de ses cours, je l'ai vu régulièrement à sa chambre-capharnaüm du Collège Sainte-Marie, et je ne dirai jamais assez ce que je lui dois. Puis, à la suite d'un inextricable malentendu – il était également maître dans cet art et je suis, personnellement, assez doué –, j'ai cessé de le voir. J'ai su qu'il avait pris sa retraite dans la maison des Jésuites, à Saint-Jérôme; et, un jour, j'ai appris sa mort. Nous nous sommes rendus à Saint-Jérôme, deux

collègues de l'université et moi, pour, comme on dit, lui rendre un dernier hommage (pour moi, ce ne serait pas le dernier, je n'oublie pas). Nous avons assisté à un office très simple, accompagné de la musique de Bach, sur disques, qu'aimait le père Gagnon, et qu'il avait peut-être même choisie lui-même, je ne me souviens pas. C'est froid, de la musique enregistrée, extrêmement froid. Mais à la fin il y a eu ceci, qui rachetait tout le reste: l'*Ave Maris Stella*, chanté par les religieuses et les religieux avec une éblouissante pureté, dans un mouvement plus naturel, plus sûr que ce qu'aurait pu enseigner le maître de chœur le plus expérimenté. Est-ce que j'ai osé joindre ma voix aux leurs? Il me semble que oui, dans la mesure où je me souvenais des paroles. Je retrouvais dans ce chant une des rares grâces de ma jeunesse sherbrookoise, où l'on faisait beaucoup de grégorien, et je rendais au père Gagnon l'hommage le plus juste.

J'assistais, plus récemment, à la messe de funérailles d'un ami, dans une église de Montréal. C'était, malgré l'afflux de personnalités importantes et le jeu mondain qu'implique un tel concours de foule, un office vraiment religieux, convenant à un homme qui avait reçu du christianisme l'inspiration essentielle de son existence. On avait choisi la musique, de toute évidence, selon les préférences du disparu: beaucoup de Bach, un peu de grégorien et, à la fin, le «*Libera me*» du *Requiem* de Fauré. L'impression m'est restée – mais je l'avais déjà éprouvée ailleurs, dans d'autres circonstances – d'une incompatibilité foncière entre la musique de Bach et le grégorien. La première a sa place à l'église, indiscutablement, et c'est elle uniquement, exclusivement peut-être que je voudrais entendre dans ces grandes églises baroques d'Allemagne, de Suisse ou d'Alsace, somptueux mariages de blanc et d'or, dont je garde un souvenir ébloui. Il faut dire qu'à Montréal elle n'était pas interprétée avec toute la perfection désirable. Mais là n'est pas l'important, et je sais

saluer la bonne volonté quand je la rencontre; c'est que, juxtaposés l'un à l'autre, le grégorien et les chorals de Bach perdaient un peu de ce qui les *justifie* en quelque sorte, c'est-à-dire d'une part la profonde émotion chorale, le chant du cœur commun, de l'autre une subtilité aérienne qui nous éloigne aussitôt des lourdeurs de l'existence, qui fait de nous des êtres essentiellement légers, sur le point d'être emportés ailleurs. Permettez que j'exagère un peu, que je provoque le sort: si j'avais à chercher dans l'œuvre de Bach quelque chose qui se rapproche du grégorien, ce n'est pas sa musique proprement religieuse que j'explorerais, ses *Cantates*, la grande (et catholique) *Messe en si*; j'irais vers les *Sonates* pour violoncelle seul, vers un de ces mouvements lents qui déploient, sans mots, une prière aussi vraie, me semble-t-il, que celle de l'*Ave Maris Stella*. On sait d'expérience qu'à la limite, les distinctions habituelles entre musique profane et musique sacrée, musique d'écoute et musique de prière, tendent à s'abolir.

Quant aux grandes messes de Mozart, Beethoven, Haydn, Schubert, je les écoute volontiers, sur disques, au concert ou à l'église même (mais non pas à l'heure de la messe, s'il vous plaît). Je possède un disque assez étrange où Karajan dirige le Philharmonique de Vienne, les chanteurs de Vienne et la très belle Kathleen Battle dans la *Messe du couronnement* de Mozart, au cours d'une messe célébrée par le pape à Saint-Pierre de Rome. L'expérience est concluante: ça ne va pas. Entre le gros accent polonais du souverain pontife et les exercices esthétiques assez lourds, en vérité, des troupes de Karajan, le courant ne passe pas, la division est d'une évidence assourdissante. Ni la piété ni la musique ne se tirent honnêtement de l'aventure. Ce qu'il faut, à Saint-Pierre de Rome, ce n'est pas Mozart, ce n'est même pas le grégorien, d'ailleurs chanté de façon peu convaincante au cours de cette messe par la chorale de Saint-Pierre, c'est Palestrina,

la puissante polyphonie de Palestrina, qui a toujours quelque chose d'une proclamation dogmatique *urbi et orbi*. Le grégorien est plus modeste, plus discret. Il éveille, en nous, ce qui a miraculeusement échappé aux bruyantes tentations du monde ambiant. Il fait de nous les moines, les moniales que nous avons peut-être rêvé d'être, à dix-sept ou dix-huit ans. C'est là peut-être, aussi, son subtil danger.